

Interview - « Lucie Aubrac n'avait pas froid aux yeux »

par Béatrice Vallaeys - publié le ve 16 mars 2007

https://www.liberation.fr/culture/2007/03/16/lucie-aubrac-n-avait-pas-froid-aux-yeux_87642

Laurent Douzou est historien, professeur à l'Institut d'études politiques de Lyon, spécialiste du mouvement Libération Sud. Son dernier livre paru est la Résistance française, une histoire périlleuse (Le Seuil, 2005).

Lucie Aubrac est morte mercredi soir. Son rôle dans l'histoire de la Résistance fut considérable, et ce d'autant plus qu'elle était femme...

J'ajouterais que son rôle est d'autant plus remarquable que, malgré toutes les actions qu'elle a menées, elle a survécu. Une femme est morte à 94 ans après avoir eu une vie d'une intensité rare et encouru beaucoup de dangers. Ce qui explique en partie sa stature. D'autres femmes ont accompli dans la Résistance des choses analogues à ce qu'a fait Lucie Aubrac. C'est vrai, il y en a eu peu, mais comme Lucie Aubrac, elles ont agi à un niveau de responsabilité élevé, pris des risques majeurs au jour le jour. Marie-Madeleine Fourcade, par exemple, chef du réseau Alliance, Bertie Albrecht, alter ego d'Henry Fresnay à la tête du très puissant mouvement Combat, ne le cèdent en rien à Lucie Aubrac. Mais Bertie Albrecht est morte dans le combat clandestin elle s'est pendue dans sa cellule à Fresnes après avoir été arrêtée par la Gestapo, bref, elle est morte comme on dit de façon héroïque. Marie-Madeleine Fourcade, elle, a vécu après la guerre, mais elle a assez peu témoigné (sinon dans un livre de souvenirs, l'Arche de Noé). Lucie Aubrac, elle, a, sitôt atteint l'âge de la retraite, occupé son temps libre à témoigner sur son action de résistante.

Ces deux aspects expliquent pourquoi la vie de Lucie Aubrac apparaît comme extraordinaire : sa part de risques, de courage, de responsabilité prise en combattante de la Résistance, et le fait qu'elle soit devenue plus tard une sorte de passeuse de mémoire. Cela contribue à lui donner cette stature hors du commun, car il est vrai qu'elle était aussi très douée dans le registre de la pédagogie et la communication. Ce n'est pas si simple de témoigner, et elle savait s'adresser à chaque auditoire en fonction de ce que celui-ci pouvait comprendre. Elle pouvait parler à une classe de CM2 ou d'étudiants de troisième cycle...

Elle était ce qu'on appelle une « grande gueule ».

C'était une femme d'une énergie exceptionnelle. Cela, on le lit dans les témoignages recueillis auprès de ses camarades du militantisme du Quartier latin d'avant-guerre. Fille de petits vigneron mâconnais, d'un milieu très simple, elle avait assez jeune réussi le concours de l'école normale d'institutrice. Mais cela ne la satisfaisait pas, et elle décida de venir à Paris où, tout en gagnant sa vie, elle mena des études d'histoire jusqu'à l'agrégation en 1938. Voilà pour la force de caractère. Parallèlement à ce long chemin culturel, elle était membre des Jeunesses communistes : avec Victor Leduc ou Jean-Pierre Vernant, lesquels disent que, dès cette époque, elle les impressionnait par son courage physique et son audace. Victor Leduc raconte, par exemple, qu'elle a vendu boulevard Saint-Michel le journal l'Avant-Garde, organe de la Jeunesse communiste ; elle l'a vendu seule, alors qu'à cette époque on ne faisait jamais une vente sans être accompagné d'un sérieux service d'ordre. Ses copains lui disaient qu'elle allait se faire tabasser ; elle répondait tranquillement qu'elle vendait seule, car ils ne pouvaient penser qu'aucun service d'ordre ne la protégeait. Voilà pour le personnage : elle n'avait pas froid aux yeux, était intrépide, difficile à contrôler. Les cadres communistes s'en sont d'ailleurs vite méfiés. André Marty, par exemple, lui reprochait de se comporter en garçon, de ne pas avoir les vêtements ni le profil d'une fille. La Résistance lui donnera l'occasion de donner toute sa mesure.

Quand la guerre éclate, elle entre en Résistance après ou avant avoir connu Raymond Aubrac ?

Elle a épousé Raymond en 1939. Était-il lui aussi au Parti communiste ? Il ne l'a jamais dit. Je pense qu'il était philocommuniste ; en tout cas, il était clairement dans cette mouvance-là. La guerre survient ; il est mobilisé, puis prisonnier de guerre. Là, elle l'aide à s'évader une première fois. En 1940, ils arrivent tous les deux en zone sud, s'installent à Lyon. Elle demande un poste de professeur de lycée, lui trouve un emploi d'ingénieur des Ponts. Pour pouvoir enseigner à Lyon, elle doit cependant passer par Vichy. Lors de ce voyage, elle fait une rencontre décisive dans un café à Clermont-Ferrand, vers octobre-novembre 1940, avec un petit groupe de personnes qui fonderont ce qui va s'appeler d'abord la Dernière Colonne, puis Libération de zone sud, un des trois mouvements de la Résistance non communiste de zone sud. Il y a là Emmanuel d'Astier de La Vigerie, Jean Cavaillès, le philosophe, et Georges Zérapha, fondateur de la Lica (aujourd'hui Licra), un type qui avait fait beaucoup de coups de poing dans les années 30 contre les antisémites... Ces quatre personnages (elle figure désormais dans le groupe) vont penser une action de résistance, et c'est le début de l'engagement militant. Elle rentre ensuite à Lyon, en parle à son mari qui, très vite, s'agrège à ce groupe.

Femme active et responsable dans un réseau de résistance, comment est-elle considérée ? Peut-elle, par exemple, commander des actions ?

C'est une question compliquée. Si l'on dressait un organigramme du mouvement Libération Sud, on ne trouverait pas d'emploi très défini à Lucie Aubrac. Elle ne dirige pas le service social, ni le service paramilitaire, ni la propagande. Mais, pour moi, qui ai étudié de très près la façon dont fonctionne le centre de décision de ce mouvement, elle a un rôle central. D'abord, parce que son mari et elle ont un foyer, un petit garçon né en 1941 ; c'est un point de chute, car ils ont tous les deux pignons sur rue, des activités professionnelles. Ils reçoivent des amis qui se trouvent être les dirigeants du mouvement. Elle est mêlée constamment aux discussions au plus haut niveau, sur la stratégie à élaborer. Elle n'a donc pas de place définie dans l'organigramme, mais la

manière dont un mouvement de résistance concevait sa ligne était un processus d'imprégnation : elle a participé à ce processus. Elle est aux avant-postes, d'autant qu'elle n'a pas un caractère à jouer les seconds rôles. C'est une hyperactive, qui, même dans les situations désespérées, envisage les solutions. C'est une denrée rare, quelqu'un de précieux, elle joue donc un grand rôle à la tête du mouvement.

Les Jeunesses communistes disaient d'elle qu'elle était incontrôlable. Qu'en pensaient ses camarades de la Résistance ?

Elle était très impulsive, mais, en même temps, rationnelle. Elle réfléchissait méthodiquement à la façon dont elle pouvait mener son projet à terme. Téméraire, certainement. Comme quelqu'un qui pense qu'il y a toujours une issue. Cela impliquait beaucoup d'audace dans ce qu'elle a fait entre 1940 et 1943. Notamment la manière dont elle a monté l'évasion de son mari, le 21 octobre 1943.

Là, précisément, c'est une femme qui va diriger douze hommes, et non des moindres...

Elle dirige en effet ce groupe franc, constitué de militants aguerris qui font des actions de choc (il n'y en a pas tant que ça dans la Résistance). Non seulement ils ont obéi à cette femme, sans aucun état d'âme, mais ils ont accepté qu'elle ait entièrement conçu l'action, l'ait minutée, etc. Après la guerre, ils ont continué de se voir, leur lien était très fort.

Que savait-elle de la stratégie de la Résistance ?

Personne n'était au courant de tout. Elle savait beaucoup de choses, mais, dans la Résistance, les choses que vous saviez étaient évanescences ; vous connaissiez un pseudo, il n'était plus valable quarante-huit heures plus tard... Elle connaissait en revanche l'architecture d'ensemble ; c'est ce qui différencie un dirigeant d'un militant. Et si elle savait le fonctionnement de l'organisation, c'est qu'elle était de ceux qui l'avaient bâtie.

Qu'est devenu le couple après l'évasion spectaculaire de Raymond Aubrac ?

Leur vie est celle de personnes errantes. Jusqu'à la mi-février 44, où ils sont exfiltrés par avion, qui les envoie à Londres. Trimballés d'un logement à l'autre, un bébé sous le bras, un autre sur le point de naître (elle a accouché le surlendemain de son arrivée à Londres). Cette vie difficile reposait entièrement sur la solidarité des foyers qui les accueillait. Leur tête était mise à prix ; c'était très éprouvant, d'autant que les parents de Raymond Aubrac avaient été arrêtés par la milice fin 1943. Juifs, ils ont été déportés, sans retour.

A-t-elle connu Jean Moulin ?

Oui, brièvement. Elle raconte ça dans ses souvenirs. Mais elle n'a pas travaillé avec lui.

Après l'arrestation de tous les membres de l'Armée secrète à Caluire, Raymond Aubrac est le seul à demeurer incarcéré à la prison de Montluc de Lyon, alors que tous les autres sont envoyés à Paris ou dans des camps. C'est cet élément qui donne à Jacques Vergès l'occasion de construire ses allégations de trahison contre Raymond Aubrac (ce qu'on a appelé «le Testament» de Klaus Barbie), qu'on trouve ensuite dans le livre de Chauvy, en 1997.

C'est en effet le début du raisonnement. Vous prenez un fait Raymond Aubrac est en effet le seul à rester à Montluc et, à partir de là, vous extrapolez.

Chauvy prête à Lucie Aubrac un certain nombre d'actions tellement extravagantes qu'elles en deviennent suspectes. Notamment le fait qu'elle entre dans les locaux de la Gestapo de Lyon comme dans un moulin, sans qu'il lui arrive quoi que ce soit.

Dans la Résistance, on faisait des choses insensées, qui comportaient des prises de risque énormes ; c'est ce qu'elle a fait. Jean-Pierre Vernant, qui la connaissait d'avant-guerre, l'a toujours crue parfaitement capable de se rendre «tranquillement» rue Berthelot dans les locaux de la Gestapo de Lyon. D'autres aventures analogues paraissent après coup, en 2007, parfaitement impossibles à envisager. Or, on a la preuve que, dans beaucoup de cas, elles sont avérées.

Pourquoi, en 1997, dans l'histoire française, certains ont-ils voulu détruire une réputation ?

C'est d'abord lié au retour de Klaus Barbie, son extradition, son procès, la stratégie de son avocat Vergès, qui voulait en profiter pour faire aussi le procès de la Résistance. Je crois aussi qu'à l'époque, l'héroïsme a fini par avoir mauvaise presse. Les héros ne sont acceptables que morts. Or là, on avait une femme en passe d'acquérir un statut d'héroïne, à qui Claude Berri consacrait un film, enfin un personnage très exposé médiatiquement. Et puis il y a l'idée que, si l'on a survécu à tout cela, c'est qu'on en rajoute. Ce qui est certain, c'est que la mémoire recompose, et Lucie Aubrac n'a pas échappé à la règle. Qu'elle ait pu dire des choses approximatives, que sa nature généreuse l'ait emportée à raconter des faits qui ne correspondaient pas à l'exacte vérité, très sûrement. Le récit d'un témoin n'est pas un brevet d'exactitude. En tout cas, si elle n'était pas toujours exacte, Lucie Aubrac était toujours sincère.

Les autres mouvements de la Résistance mesuraient-ils son importance ?

Elle avait 28 ans en 1940. Ils la voyaient comme une militante, comme eux. Après la guerre, elle a été une personnalité très estimée de beaucoup d'autres survivants de la Résistance. Qui lui étaient reconnaissants de cette fonction de passeuse de mémoire. En même temps, exposée comme une icône, elle a pu indisposer un certain nombre de gens. Une certitude : peu d'hommes ont eu des vies comme la sienne. Un dernier exemple : elle fut nommée représentante à l'Assemblée consultative provisoire d'Alger (créée par le général de Gaulle), alors qu'à l'époque les femmes n'avaient pas le droit de vote